

“On détecte les imbéciles, pas les assassins”

Monstres en permission

Ils rêvaient d'entrer dans les commandos. L'armée les a mis à la plonge. Est-elle pour autant responsable des crimes commis par les tueurs de Francazal ?

Il s'attendait à voir des fous. Il avait tout analysé. La sauvagerie des meurtres. Celui d'Isabelle, la kiné, puis celui de Noria et de Suza, les deux auto-stoppeuses, puis celui de Marcel Douzet, le garde-champêtre. Et peut-être quelques autres. Il croyait que les types qui étaient allés au bout de l'horreur étaient des sadiques, des M. le Maudit du Sud-Ouest, des Dupont-Lajoie excités par la canicule. Il avait tort. Le commandant Lakhil, patron de la section de recherche de la gendarmerie de Toulouse, à la fin de son enquête, n'a eu face à lui que des bidasses débiles, des apprentis Rambo qui pensaient qu'on pouvait jouer « Apocalypse Now » entre la place du Capitole et la base

un garde-chasse, dans la région lyonnaise, le 17 juillet ? Quand le gendarme les interroge sur le mode paternel, Philippe Siauve et Thierry El Borgi restent de marbre. Ils nient en bloc.

Alors le commandant Lakhil change de ton. Il joue l'officier et se met à « parler para ». Des phrases courtes, saccadées, des inflexions martiales, à la Bigeard. Résultat : Siauve et El Borgi, le doigt sur la couture du pantalon, se mettent au rapport et passent aux aveux. Les virées du commando de Francazal ? Des banales soirées de militaires de la BOMAP, Base opérationnelle mobile aéroportée, entamées dans les salles d'attente de la gare Matabiau, à la recherche de quelques grammes de haschich et de canettes de

geur au mess des officiers. Rêve brisé. Et descente en enfer. La haine accumulée, jusqu'aux équipées sanglantes. « Nous sommes loin d'« Orange mécanique », raconte un enquêteur. Ce sont des pauvres types qui espéraient vivre une aventure dans l'armée et qui se sont retrouvés sous l'uniforme dans la même situation qu'avant, c'est-à-dire des minables. »

L'armée responsable ? C'est, bien sûr, la grande peur de l'état-major de la 11e division parachutiste de Toulouse. A Toulouse, plusieurs militaires se sont fait traiter d'assassins. « Des voisins me font la gueule depuis cette histoire, dit un appelé. Je ne suis pas responsable de ces malades mentaux, tout de même. » A l'Etat-Major, on s'inquiète. Et si l'affaire de Francazal se changeait en polémique contre l'armée ? Des bandes de la banlieue du Mirail s'apprentent à organiser des expéditions punitives contre les « crânes rasés » ? « C'est une histoire strictement civile, dit le colonel Godinot, chef d'état-major de la 11e DP. Mais notre image est en jeu, alors nous jouons la glasnost. Vous pouvez tout visiter chez nous. Vous verrez que l'armée ne produit pas des monstres. » A La BOMAP, les consignes sont suivies à la lettre. Le moindre bidasse peut être interrogé par les journalistes. Tous répondent : « Nous ne savions pas que nous vivions avec des monstres. »

Au fond, ils ne savaient rien d'El Borgi, enfant de la DASS, convaincu d'être l'enfant d'un viol. Rien de Siauve, abandonné par sa mère à l'âge de 10 ans. Rien des histoires folles qu'ils racontaient le soir, dans les chambres, quand ils avaient fumé un joint. Des histoires « de gonzesses qu'on enlève et qu'on achève au tournevis ». Ils ne savaient rien, jusqu'au jour où ils ont appris que les « deux zigotos un peu mythomanes » se sont « amusés », dans un terrain vague près de la base, avec une gosse de 12 ans, qu'ils l'ont violée, puis égorgée. « Le 17 juillet, quand ils ont assassiné Marcel Douzet au fusil de chasse, ils ont aussi tué deux vaches qui traînaient dans le secteur, raconte le commandant Lakhil. Des enfants auraient été dans le paysage, ils auraient tiré de la même manière. Ils auraient tué tout être vivant. » Aujourd'hui, Philippe Siauve, âgé de 19 ans, est dans une cellule d'isolement absolu à la prison Saint-Michel de Toulouse. Est-il un monstre ? « Il a eu 1 sur 20 aux tests de sélection de l'armée », répond, fataliste, son avocat, Me Alain Furbury. L'armée aurait-elle pu prévenir une telle série meurtrière ? « Chez nous, dit un officier, on détecte les imbéciles, pas les assassins... »



Philippe Siauve arrivant au palais de justice

militaire de Francazal. Une sale histoire. Une virée de troufions qui finit mal.

Quand il a interrogé les suspects, cet étonnant gendarme, d'origine maghrébine, qui laisse traîner le Coran, la Bible et la Thora dans son bureau, a compris. Face à lui, il avait des gamins de 19 ans, paumés, hébétés, à peine concernés par les crimes qu'ils avaient commis. Ont-ils enlevé, violé puis assassiné Isabelle Rabou, une jeune kinésithérapeute, dans la nuit du 30 au 31 mai ? Ont-ils récidivé avec deux mineures qui faisaient de l'auto-stop dans la nuit du 12 ou 13 juillet ? Ont-ils, dans un accès de rage meurtrière, abattu froidement Marcel Douzet,

bière. Puis les vols de voiture pour rentrer à la caserne. Et chaque fois les mêmes fins de nuit minables. Et chaque fois la longue ligne droite de la route de Seysses, au sud de Toulouse, qui conduit à la caserne, aux corvées et à l'ennui.

L'armée, Siauve et El Borgi en rêvaient. Ex-apprentis bouchers, voleurs de voitures, ils étaient partis à Tarbes en septembre 1988 faire leurs classes pour rentrer dans le corps des commandos parachutistes. Ils se voyaient déjà au Tchad et au Liban. Mais les militaires en ont jugé autrement. Au vu de leurs notes de sélection, on les envoie à Francazal, où ils pantoufflent comme manutentionnaires. Siauve se retrouve... plon-